

HUGO
MEUNIER

STANKÉ

LES PÉCHÉS
ORDINAIRES



HUGO MEUNIER

**LES PÉCHÉS
ORDINAIRES**

STANKÉ



Orgueil

Les pires peines d'amour sont celles qu'on garde pour soi. Déjà, au XVII^e siècle, la courtisane française et femme de lettres Ninon de Lenclos clamait que ses douleurs rivalisaient avec ses plaisirs. Le romancier Marc Levy, lui, est d'avis qu'il y a de ces chagrins d'amour que le temps n'efface pas et qui laissent au sourire des cicatrices imparfaites. Moins fataliste, le philosophe Blaise Pascal relativisait en affirmant que le plaisir d'aimer sans oser le dire avait certes ses peines, mais qu'il avait aussi ses douceurs.

En insérant sa clé dans le cadenas de sa chaîne de vélo, Maxime Fontaine, trente-cinq ans, essaye de s'accrocher à cette dernière idée avec une volonté égale au pessimisme de surmonter sa douleur. Après

un peu plus d'un an de relation clandestine avec Gab, la lune de miel vient tout juste de prendre fin, abruptement. Les amants finissaient tout juste de baiser lorsque le couperet est tombé, sans préavis ni traumatisme. Dernière extase avant d'exécuter l'amour interdit d'une balle dans la tête.

— Tu l'as toujours su que ça finirait de même, a murmuré Gab en se rhabillant, comprenant mal sa réaction.

— *Fine...* mais pourquoi maintenant ?

La question est valable. La même que Max se pose au terme de chacune de ses relations.

Pourquoi maintenant ?

Sans doute pour ne pas remettre à plus tard le coup de poignard qu'on allait inmanquablement finir par se faire planter dans le cœur.

— T'aurais jamais fait le *move*, tu le sais. On a eu une belle histoire, restons-en là, je t'oublierai jamais.

Gab, de toute évidence, est l'adulte de cette bluette perdue d'avance, dont la sortie de route était inévitable dès la ligne de départ.

Câlisse reste donc, juste une p'tite nuit

Pis on va s'aimer, jusqu'au matin

T'es obligée d'partir, j'sais ben

Mais t'es pas obligée d'partir tout 'e suite !

Les mots de Dédé ont beau avoir trente ans, ils s'imposent sans crier gare dans son juke-box intérieur.

La porte — comme un chapitre du Harlequin de sa vie sentimentale — s'est refermée doucement sur Gab,

d'une maturité olympique malgré cinq ans de moins au compteur que Maxime.

Fouillant avec sa clé dans le cadenas de son vélo, Maxime se retient à deux mains pour ne pas remonter l'escalier en courant jusqu'à son appartement pour se déverser en enfant gâté et plaider pathétiquement pour un sursis.

Un dernier tour de piste.

Lui faire croire – une énième fois mais la bonne – que cette relation qui s'étire depuis trop longtemps sera bientôt chose du passé, que ce jour approche, que leur passion triomphera enfin. Maxime n'en fera rien. Il sait, elle sait, tout le monde le sait.

Gab mérite mieux.

Malgré la tristesse qui l'afflige, Maxime s'en sort avec le plus important : l'honneur.

Je t'oublierai jamais.

C'est peut-être tout ce que Max souhaite finalement, une fois que le corps a cessé d'exulter. Dépasser le rang de vague souvenir, meubler le quatre et demie de sa mémoire et – avec un peu de chance – gagner son petit moment au club sélect des heureux souvenirs de fin de vie.

L'ultime Graal : être assez marquant pour valoir une *flash-back* de dernier rôle, flanqué de proches qui ne se formalisent pas trop sur l'origine des larmes qui ruissellent sur les joues de l'agonique.

Après avoir appris à confondre le romantisme avec l'orgueil, Maxime n'en sort pas indemne pour autant.

Sur son cœur de pierre, une égratignure.

Son amour pour Gab est sincère, ça ne fait aucun doute. Max n'a pratiquement fréquenté personne

d'autre depuis un an, hormis Dominique – ça va de soi – et quelques écarts jugés (par un tribunal sans jury représenté par un magistrat omniscient : Max) impossibles à contourner.

Pour quelqu'un qui se vautre dans autant de tentations, en tout cas. Le sexe opposé l'adore, Max n'y est pour rien, presque une victime.

Lorsque Max se dégoûte, sa consolation est puisée à même Wikipédia (un pacte avec le diable moyennant une contribution annuelle de 20 dollars), dans le récit de ces stars se targuant d'avoir couché avec des centaines, voire des milliers de femmes. Se ramener dans les ligues mineures du dévergondage devient dès lors une source de réconfort.

L'acteur Warren Beatty prétend (ou quelqu'un le fait à sa place) avoir couché avec douze mille femmes en trente-cinq ans. C'est un peu plus de trois cent quarante par année, donc en moyenne une différente par jour sur trente ans. Dans ses proverbiales belles années (qui s'étirent – joie – chez l'homme blanc civilisé sur au moins cinq décennies), parions qu'il devait faire du temps supplémentaire ou mettre les bouchées doubles, voire triples.

Charlie Sheen, lui, aurait honoré cinq mille partenaires, des travailleuses du sexe surtout. Jack Nicholson aussi s'est toujours fait une fierté d'être « un homme à femmes », avec plus de deux mille conquêtes au palmarès. « Des femmes de tous les âges... et leurs mères. Parfois en même temps ! » s'est-il vanté en entrevue avec un machisme périmé.

Un homme à femmes.

L'expression horripile Max, qui toise avec un profond dédain ceux qui considèrent la femme comme un déversoir à foutre, un trophée de chasse à déposer sur le manteau froid et sans visage de la cheminée de leurs conquêtes, qui s'évanouissent avec le temps comme les gens sur les photos de famille dans *Back to the Future*.

Les statistiques n'intéressent nullement Max ni même l'acte sexuel en soi. C'est la possession qui l'anime, l'orgueil qui l'amène à se démarquer de ses semblables pour arriver à ses fins. Le pouvoir aussi. Celui d'être, à un moment précis de l'unique vie d'autrui, la personne la plus importante sur Terre.

Être, le temps d'une relation éphémère ou qui s'étire, l'instant d'une partie de jambes en l'air, d'une soirée au resto, d'une discussion au bar ou d'une partie de quilles, l'humain exclusif aux yeux de l'autre.

Voilà le véritable aphrodisiaque de Max.

Pour en jouir, il faut au préalable détenir les conditions gagnantes, dont la principale : la confiance. Max, tel Narcisse, a reçu à la naissance les plus beaux appareils et a toujours su les mettre en valeur.

« Il reste en extase devant lui-même, et, sans bouger, le visage fixe, absorbé dans ce spectacle, il semble une statue faite de marbre de Paros. »

Huit siècles avant notre ère, Homère avait jeté les bases de la relation étroite entre Max et sa propre image.

Max réprouve les comportements de Jack Nicholson et cette idée débile que l'homme est né pour butiner et se reproduire, que c'est dans sa nature

de chasser les femmes du matin au soir dans l'espoir d'en ramener une dans son lit (à défaut de pouvoir la traîner de force vers sa caverne en la tirant par les cheveux).

Max ne se reconnaît pas dans cette race. Malgré une libido au-dessus de la moyenne, une passion dévorante et monogame (si on fait abstraction de Dominique, bien sûr) marque chacune de ses incarnations. Comme un *pattern*.

Pas sa faute si le disque finit toujours par sauter.

Après quelques jours passés en boule dans son sofa (trois en moyenne, les statistiques sont formelles), Max – tel le phénix – renaît de ses cendres.

Une véritable arme de séduction massive, malgré tout nettement moins dévastatrice que les génocides produits dans des Kleenex par des incels accros à la porno, entre deux envois de *dick pics* à des animatrices pimpantes de Rouge FM.

Le film reste le même, mais les antagonistes varient.

Avant Gab, c'était une autre flamme, à qui on a promis la Lune sans parvenir à se rendre jusqu'au prochain croissant.

Et ainsi de suite, jusqu'au cégep Bois-de-Boulogne.

La seule chose immuable dans tout ça, c'est Dominique.

En repartant à la maison sur sa bécane, Max enfonce ses écouteurs dans ses oreilles. De la musique d'urgence est de mise. C'est illégal et passible d'une amende, mais l'heure est grave.

— Je pourrais vous donner une contravention, 52 piasses ! menacerait l'agent.

— Rien à cirer. Ma vie, présentement, ne vaut même pas le nettoyage des viscères éparpillés sur l’asphalte résultant d’une collision mortelle, répondrait Max dans ce scénario imaginaire.

Dance Me to the End of Love de Cohen vaut son pesant d’or. Et tant pis si ça pue la mise en scène, Max se dit que, puisqu’il faut souffrir, aussi bien le faire jusqu’au bout de l’amour au son d’un violon brûlant.

C’est le premier soir que cette chanson de l’album *Various Positions* est devenue la trame sonore de leur idylle.

Quelques échanges de textos, un rendez-vous à ce petit bar de la Plaza Saint-Hubert, là où la magie avait opéré.

— C’est rare, mais ta photo de profil photoshopée ne te rend pas justice, lui avait dit Max, sourire en coin.

— Et toi, ta chirurgie bariatrique est visiblement un franc succès, bravo ! avait malicieusement rétorqué Gab.

Après quelques semaines de railleries virtuelles, la glace était pour le moins brisée.

C’est Max qui avait initié leur première rencontre. Comme d’habitude. Pas question de céder à l’autre la gloire des premiers pas.

Dominique était à la maison avec Laurence. Son métier pouvait l’amener à voyager de longues semaines ou à se farcir des horaires mésadaptés à la parentalité. Entre ses contrats, Dominique gardait le fort. C’était le *deal*.

La petite n’en souffrait pas. À cet âge, si personne ne nous bat, ne nous viole et qu’il y a des pâtes avec

de la sauce rouge au menu au moins deux soirs par semaine, les séquelles seront gérables.

Max adorait Laurence, à peu près autant que sa liberté.

Après trois pintes, un *shooter* de Jameson et une chimie aussi organique que relish-moutarde dans un *steamé*, le triomphe du premier rancart avait entraîné un rappel dans l'appartement de Gab, à une rue du bar, sur Chateaubriand. Hasard ? Jamais avec Max.

— Tu connais un bar ? avait texté furtivement Max au préalable, totalement au fait que sa *date* n'allait pas suggérer un endroit à l'autre extrémité de la ville.

Tactique classique. Gab n'avait rien vu venir, sauf si l'intention de finir ça dans son appartement était mutuelle.

L'appartement était joliment décoré, ce qui avait surpris Max au départ, peut-être après avoir cultivé quelques préjugés devant le look minimaliste de Gab, composé d'un jeans et d'un t-shirt de musique (The Ramones). Il était surtout ordonné avec soin, donnant l'impression que chaque bibelot, affiche, cadre et meuble était au bon endroit. Même les livres des deux bibliothèques de sa chambre à coucher (visible depuis l'entrée) semblaient classés selon une logique. Les Québécois de bonne posture (Britt, Baril Guérard, Delvaux, Farah) sur l'étage le plus visible, les classiques français (Diderot, Balzac, Montesquieu) en bas, les romans graphiques et bandes dessinées à la mode (Guy Delisle, Rabagliati, *Le Petit Astronaute*, *Magasin général*) dans la bibliothèque voisine, avec les vieux *Lonely Planet* tout fripés.

L'odeur d'encens embaumait le coquet quatre et demie. Gab avait foncé vers le meuble tourne-disque, sous lequel étaient rangés une vingtaine de vinyles.

— Je m'occupe de l'ambiance, toi occupe-toi de la boisson. Il y a du gin sur le comptoir, sinon du vin dans le frigo, avait ordonné Gab, au grand bonheur de sa visite.

Max, *control freak* de nature, adorait paradoxalement se faire entreprendre, ce que Dominique – souvent à l'extérieur pour le travail et donc amorphe au retour – ne faisait guère.

Max avait assez bu ce soir-là. Son regard était hypnotisé par la beauté de Gab, sa simplicité bohème, son indépendance, cette sorte d'insouciance aussi, qu'on trouve chez les gens qui ont le courage de mener une existence parallèle à ceux qui se pilent sur les pieds sur le sentier tapé de l'existence : rencontrer quelqu'un, se reproduire, essayer de ne pas se séparer ou le faire sans briser la vaisselle des soupers chics, s'accrocher au mirage Instagram de belles vacances en famille dans le Maine, travailler encore, rêver d'une retraite dorée, mourir avant d'en avoir profité, avec dignité idéalement.

Gab flottait dans son appartement à travers les brumes du santal, vivant le moment présent. Max, dont le cerveau était calculateur, jalousait cette désinvolture.

Rien pour empêcher son pouls d'accélérer au moment choisi. Les premières notes de *I'm Waiting for the Man* de Velvet Underground commençaient à peine à se répandre que Max plaquait ses lèvres sur celles de Gab. La suite s'était déroulée dans la

chambre à coucher, avec Lou Reed et un félin voyeur pour seuls témoins.

Avant le premier coup de pédale vers sa nouvelle vie post-Gab, Max jette un dernier regard à la fenêtre du troisième. Juste au cas.

Personne. Max espère quoi au juste ? L'histoire n'a pas d'autre choix que de se terminer ainsi, tragique fatalité. Juste pour voir Gab hésiter ou pleurer peut-être, ultime triomphe mégalomane avant de s'effacer au loin sur sa bécane, sans le soleil couchant ni le canasson parlant.

*I'm a poor lonesome cowboy,
I'm a long long way from home*

Pas si *long long way from home* à vrai dire. Environ deux kilomètres et demi vers le sud-est. En pédalant normalement, c'est le temps qu'il faut pour écouter une fois et demie *Dance Me to the End of Love*. Celle enregistrée sur *Cohen Live* est plus longue. Max adore les versions en concert. Une manière d'imaginer la sensation de se produire devant une foule, de recevoir l'amour du public.

Devenir Cohen en l'écoutant chanter entre les cris des spectateurs. Comme pour Elvis, Cobain ou Shirley Manson. Le fantasme inassouvi de Max, en fait. Ne manquait que le talent musical, la dégaine était là. Le bagout aussi. Max n'a jamais compris pourquoi les rock stars ne profitaient pas davantage de leurs tribunes pour brûler des photos du pape en *prime time* comme Sinéad O'Connor ou pour profaner des intouchables.

L'impunité n'existe sans doute plus de nos jours, même pour des voyous assumés.

Personne à la maison. Bonne nouvelle. La solitude est le sanctuaire idéal pour digérer une rupture *off the record*.

Elle permet de pleurer, lorsqu'on en est capable, avant de continuer à faire semblant.

Max a un rapport alambiqué avec ça et la chance de ne pas avoir à surjouer le bonheur conjugal avec Dominique. Une différence majeure avec ces couples qui tombent à tour de rôle dans son entourage à l'orée de la quarantaine, profitant tous du même alignement des astres.

Des enfants assez vieux pour encaisser le coup (comme s'ils vivaient mieux à l'adolescence l'imposition de demi-frères ou sœurs), une vie sexuelle à plat et un statut financier permettant de prendre le large.

Comme Max ne coche aucune de ces cases pour justifier ses infidélités, les membres de son entourage se grattent un peu la tête, soupçonnent leur camarade d'enjoliver le réel. Les gens, toujours, se rangent du côté de Dominique, qui garde le fort, privilégie les soirées à la maison avec la petite, vend sur les réseaux sociaux une vie familiale rangée avec des cupcakes aux bonbons multicolores. Les gens adorent ça.

N'en déplaie aux mauvaises langues, Max ne considère pas Dominique comme un port d'attache sécurisant, le confort en jachère en attendant la grande traversée.

Maxime adore Dominique. Un euphémisme même, puisqu'on peut presque parler de vénération. Depuis

les bancs d'école, Dominique fascine Maxime et tous ceux qui croisent sa route. Peut-être à cause de sa créativité, de sa bienveillance et – bien sûr – de son très grand charisme. Le terme est galvaudé, mais Dominique est une vraie bonne personne avec le cœur à la bonne place, et ça, c'est rare. Pas pour rien que tout le monde se comporte avec Dominique comme des insectes attirés par un lampadaire.

Ça attisait la jalousie de Max au début, avant un lâcher-prise. Dominique ne changera pas. Les gens bien ne font pas exprès de l'être. Et, pour finir, la vie leur sourit.

Les contrats se sont empilés rapidement dès sa sortie de l'école, de plus en plus intéressants, puis de plus en plus lucratifs. Une sollicitation qui s'est graduellement mise à éloigner Dominique de la maison, pour des périodes s'étirant en longueur. C'était pire au début, lorsque les théâtres d'été en région se l'arrachaient pour « rajeunir » leur image.

Dominique l'a fait quelques saisons, avant de se rabattre sur des projets d'envergure, correspondant davantage à ses ambitions artistiques.

Pour ces raisons, celui d'avoir un enfant n'était pas le sien, mais l'idée de Maxime, qui voulait une famille depuis l'adolescence.

L'arrivée de Laurence a été le compromis entre le désir d'une grosse famille de Max et celui de Dominique de ne pas avoir d'enfant du tout, ou sinon de remettre le plan à plus tard.

Ce qui devait arriver arriva : Laurence est venue tout chambouler, au point d'amener Dominique à

envisager d'agrandir la famille. Cette fois, c'est Max qui est sur les *breaks*, goûtant aux bienfaits d'une certaine autonomie depuis que Laurence a commencé la maternelle.

Les chicanes sont rares et portent presque toujours sur le même thème : l'horaire hyperchargé de Dominique. Maxime s'occupe de Laurence la plupart du temps. C'est peut-être inconsciemment pour se venger que Max s'autorise quelques écarts.

Heureusement, les parents de Max militent activement pour pouvoir garder Laurence, leur unique raison de vieillir dans leur existence soporifique. Une bonne façon pour Max de vivre son célibat à temps partiel et de passer la nuit chez Gab de temps en temps.

Gab.

Ne pas y penser.

Lorsque Dominique est à la maison, les discussions sur son travail sont rares. Cette dynamique s'est imposée d'elle-même. Maxime lui reproche à l'occasion de ne jamais s'ouvrir sur cette dimension prenante de sa vie.

Dominique, chaque fois, justifie que son métier prend déjà assez de place comme ça.

Et puis tout s'efface à la vue de Laurence trottant dans le couloir à son retour. À ce moment, rien d'autre ne compte. Ni même Gugusse, leur nouveau molosse, venu chambouler leur écosystème il y a quelques mois. Un rêve de Dominique, pour cette race précise et apparemment rare, qu'on trouve surtout en Europe.

Une bête rachitique en arrivant chez eux, qui prend graduellement du mieux.

Maxime déteste les chiens et tout organisme vivant qui a cette humiliante manie de se renifler le cul ou d'agiter la queue même si tu lui donnes une taloche sur le museau. Max n'a pas un grand intérêt pour le masochisme ordinaire, pour la strangulation contrôlée non plus. Gugusse est peut-être simplement un autre compromis lui permettant de s'adonner au libertinage. Un compromis avec des limites, puisque Max refuse de s'en occuper au-delà du fait de verser le contenu infect d'une conserve Royal Canin dans sa gamelle.

Bref, le jardin secret de Max foisonne, son couple avec Dominique est au beau fixe.

Pour la culpabilité de vivre une peine d'amour avec une tierce personne, l'air du temps va finir par lui donner raison. Après tout, comment ne pas trouver un brin absurde le fossé entre l'ouverture à la diversité sexuelle et la rigidité envers tous les modèles débordant du cadre judéo-chrétien ?

Former un troupe, tout baigne. Pratiquer la non-monogamie éthique ou le candaulisme, super. Rencontrer quelqu'un à l'aide d'une application virtuelle et échanger des fluides avec cette personne quelques heures plus tard, classique.

Mais oser coucher de manière consentante avec un autre partenaire, même si les règles sont claires, sacrilège ! C'est pourquoi Max combat cette hypocrisie de tout son être, une petite trahison à la fois.

Pour Max, la véritable hypocrisie, c'est ne pas s'avouer que le « jusqu'à ce que la mort vous sépare »

est périmé à une époque où les gens refusent de mourir.

Entre 1900 et 2020, l'espérance de vie (au Canada) est passée de cinquante-huit à quatre-vingt-un ans. C'était pire – ou mieux, c'est selon – avant, lorsqu'elle ne dépassait pas quarante ans en 1740. Dans plusieurs pays d'Afrique, elle ne dépasse toujours pas quarante-cinq ans. En revanche, c'est encore là qu'on trouve le plus haut taux de polygamie sur Terre. À défaut de vivre vieux, ces gens auront au moins compris l'urgence d'en profiter.

Max a ventilé maintes fois ces théories, au point de s'en lasser. Dominique ne les partage pas ou s'en désintéresse.

Mais bon, tout ça dépasse le stade de la théorie. La preuve : Max a le cœur brisé, et ça, c'est bel et bien réel.

Dominique doit rentrer sous peu, avec la petite. Il faudra se montrer enthousiaste devant les faits saillants de leur escapade au Funtropolis.

La quintessence de l'horreur et des sons stridents réunis en un seul endroit. L'endroit choisi par Dominique pour se faire pardonner ses absences. Les gens expient à leur façon.

Max a le temps de prendre une douche. L'eau du jet se mélange aux larmes, habile diversion.

C'est le printemps. Le pollen peut être évoqué en renfort, au besoin. Une astuce à utiliser avec parcimonie, comme un décès de grand-mère pour sécher l'école.

— Coucou, on est là !

À la simple vue de Laurence en train de dévaler le couloir dans sa robe fleurie, le deuil s'estompe. C'est

fou le pouvoir des enfants et l'amour inconditionnel inclus dans le forfait « miracle de la vie ».

— T'as l'air bizarre, ça va ?

Impossible par contre d'en passer une vite à Dominique, de loin la personne qui connaît le mieux Max. Une grande partie de Max en tout cas.

— La fatigue, c'est rien, intense journée à l'école, encore.

— À cause d'Édouard ?

— Ouin, mais c'est pas si grave. Pis, vous autres ?

Mentir, changer de sujet et fabriquer des crises imaginaires d'un élève à besoins particuliers, c'est un talent rendu là, élevé au rang d'art par Max, qui finit même par y croire.

— L'année scolaire achève, j'ai hâte d'aller aux Îles!

Rien comme un projet familial pour ramener les priorités à la bonne place. Sa rupture avec Gab ne s'efface pas, elle est juste momentanément sur pause.

Gab.

Non, ne pas y penser. Ni à cette soirée magique où un déluge a coupé court au projet de randonnée à vélo, forçant le duo à trouver refuge dans un motel miteux en bordure de la 132. Ni à ses grands yeux à se noyer dedans. Ni à son corps. Ne pas y penser.

La soirée est douce. Du *comfort food* pour l'âme, dirait une instagrammeuse en train de se filmer devant un smoothie au matcha.

Max et Dominique se sont blottis contre Laurence pour écouter *Sens dessus dessous*.

Max ne peut s'empêcher de pleurer pour autre chose que Gab quand l'ami imaginaire de Joie se

sacrifie en se jetant hors du chariot fonctionnant à la chanson-propulsion.

Bing bong Bing bong veux-tu chanter avec moi ?

Laurence est aux anges, coincée dans un cocon d'amour pur. Leur sandwich du bonheur.

Après, Max et Dominique feront l'amour. Ou est-ce simplement du sexe ? Peu importe sa classification, l'acte en soi est toujours bon. Avec Laurence dans les parages, la douche est devenue le temple de la levrette rapide.

Ils sont déjà chanceux de le faire sur une base régulière, contrairement à leur entourage. Nouveau phénomène observé en vieillissant : les hommes, après avoir été des chauds lapins jusqu'à leur trentaine, voient leur libido se liquéfier, tandis que celle de leurs conjointes, se réappropriant enfin leur existence après dix ans de charge mentale, grimpe vertigineusement comme des artistes québécois au début du millénaire sur le Kilimandjaro.

Les parents de Max, c'est probablement pire. De la vieille école, ils n'ont pas dû le faire depuis le bogue de l'an 2000, et pourtant ils demeurent inséparables. Pas de vie sociale, pas de musique à la maison, pas d'effusions de rires, une routine réglée au quart de tour : seuls contre l'Univers.

Ce mode de vie justifie leur empressement à toujours garder Laurence, une façon d'éviter de se rappeler l'absurdité d'endurer la vacuité de l'existence peut-être.

Une rupture mal digérée. Un voyage en amoureux pour tester si « ça passe ou ça casse ». Un vieux couple qui élargit ses horizons. Un esclave en quête de liberté. Un coup de chance lourd de conséquences. Un policier au bord de l'explosion. Sept influenceurs sur une île déserte.

Orgueil, jalousie, luxure, gourmandise, avarice, colère, paresse : les sept péchés capitaux passent au tordeur dans ce roman choral, sous la plume lucide et incisive d'Hugo Meunier.



Spécialiste du journalisme d'immersion, Hugo Meunier est reporter pour URBANIA. Il a fait paraître *Le Patron* (2019), *Olivia Vendetta* (2021) et *Raté* (2022), tous chez Stanké.

